

Zeitschrift: L'ami du patois : trimestriel romand
Band: 21 (1993)
Heft: 83

Artikel: Les vaches de Carabanchel
Autor: Caille, Hélène
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-243072>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Chers lecteurs et lectrices

Eu égard aux personnes qui tout en aimant et soutenant nos patois, ne le lisent ni ne le parlent, nous publions cette fois en français le merveilleux travail de **Mademoiselle Hélène CAILLE**, qui n'est autre que la petite-fille à Tobie di j'èyudzo, ce avec son accord. Nous l'en remercions et surtout la félicitons d'avoir évoqué avec tant de couleurs cette histoire vécue. Nous empruntons ce texte paru en 1991 à "La Gruyère" que nous remercions aussi pour son obligeance.

Les vaches de Carabanchel

Ce pourrait être une légende, mais c'est une histoire authentique. En 1867, la reine Isabelle II d'Espagne lança un appel pour qu'on amenât un troupeau de vaches gruériennes sur son domaine de Carabanchel. Il se trouva de fiers armaillis (comme

sur cette gravure de la *Fête des Vignerons de 1865*) pour acheminer les plantureuses bêtes par le rail jusqu'en Espagne. Ce qu'il advint? Hélène Caille, de La Tour-de-Trême, dont le grand-père était de l'équipée, raconte.

Férué d'histoire, Hélène Caille, de La Tour-de-Trême, entendait les anciens parler d'un troupeau de vaches gruériennes convoyées jusqu'en Espagne. Elle a pris sa plume pour narrer cette équipée, tout à fait dans le ton de l'histoire du « Pauvre Jacques » qui alla servir, comme fromager, auprès d'Elisabeth, soeur du roi Louis XVI, à l'aube de la Révolution française. Ricochet de l'histoire, moins d'un siècle plus tard. Et puisque nous vivons la montée des troupeaux à l'alpage, cette véridique histoire de vaches espagnoles a toute son actualité. (pg)

Chaque année, au temps des montées à l'alpage, me revient en mémoire l'histoire d'une poya, peu ordinaire et pourtant authentique, dont mon père et mes vieilles tantes m'ont maintes fois fait le récit dans mon enfance.

On cherche armaillis

C'était en 1867. Les crieurs pu-

blics de Bulle, La Tour et environs avaient annoncé, à grands tintements de clochettes, que l'on cherchait quelques armaillis, jeunes, grands et forts, pour convoier, jusqu'en Espagne, un troupeau de vaches gruériennes, pour la reine Isabelle II.

Sa Majesté avait séjourné en Gruyère, assisté à une foire de Bulle et admiré nos bonnes laitières. C'était de fort belles vaches à l'époque, qui n'avaient pas, comme aujourd'hui, tête écornée, croupe de chèvre et tétine parfois si lourde, à l'heure de la traite, qu'elles ont peine à se mouvoir! J'en ai vu!

Pardonnez-moi! Il est évident que les belles vaches de mon père n'auraient plus cours sur le marché bovin actuel.

On était alors en plein boom de la production laitière et de l'exportation de nos fromages, dont la renommée s'était établie bien au-delà de nos frontières. Et ce que la reine

avait apprécié surtout, c'était le lait, la crème, le beurre et le fromage de Gruyère, certainement encore meilleurs qu'aujourd'hui, tant d'essences précieuses ayant disparu de l'herbe et de la flore de nos champs, éliminées peu à peu par les engrais.

Juin aux prés fleuris

Pardonnez-moi encore ! Je garde en mémoire la vision merveilleuse, et à jamais perdue, de nos prés fleuris, en juin, à la veille des foins, quand on allait « aux fleurs pour la Fête-Dieu », foulant l'herbe haute avec une allègre insouciance.

La campagne ondulait doucement, riche, généreuse, prête à tout donner. Ça sentait bon la « kutche », la marguerite et la scabieuse, et ce que nous appelions l'oeillet sauvage, dont le rose délicat se mêlait à la fenasse blonde. L'air ne vibrait que de chants d'oiseaux et de bourdonnements d'abeilles !

Avez-vous connu ce bonheur ?

« *Vo vu balyi dè troupâ l'èrba* » (je veux vous « en donner » de piler l'herbe), grondait tout-à-coup une voix sonore provoquant notre fuite éperdue, et nos éclats de rire délivrés lorsqu'on se sentait hors d'atteinte de la fourche brandie, que l'on feignait de croire menaçante, pour corser le plaisir.

Donc, la reine voulait un troupeau pour ses domaines de Carabanchel.

Mon grand-père avait alors 30 ans et le goût de l'aventure. Peut-être le tenait-il de son arrière-grand-mère Chenaux, soeur cadette de Pierre-Nicolas le révolutionnaire ? En « débarrassant » le galetas d'un grand-oncle décédé, il avait un jour déniché un fond de bibliothèque où voisinaient, entre autres,

Jules Verne et Victor Hugo qui lui avaient ouvert des horizons nouveaux.

Victor Hugo avait-il déjà écrit sa définition simpliste : « Le Suisse trait sa vache et vit en liberté » ? De toute façon, elle n'aurait pas plu à mon grand-père, qui avait d'autres ambitions. Jules Verne lui avait-il donné des idées d'évasion ? Une occasion s'offrait à lui, il n'allait pas la laisser échapper !

Issu d'une lignée de solides paysans-montagnards d'Estavannens, il était « grand et fort ». N'avait-il pas fait partie deux ans plus tôt du groupe des Cent-Suisses à la Fête des Vignerons, comme mon père à celle de 1905 ? Pour nos jeux d'enfants, nous sortions en cachette d'un vieux bahut, au galetas, son grand chapeau à plumes d'autruche et son magnifique costume dont la paire de bas, un rouge et un blanc, nous intriguait fort.

Hélas, le beau costume n'existe plus. L'usure du temps et trois générations d'enfants lui ont fait un sort !

Mon grand-père tenta donc sa chance et fut engagé sans problème au grand désespoir de sa fiancée qui lui signifia : « *Si tu pars là-bas, tu ne me reverras plus de ta vie* ». C'était une Charrière de Cerniat qui n'avait quitté son village que lorsque ses parents étaient venus s'établir comme fermiers, à La Tour, au domaine de la Tuilière, alors propriété d'un riche rentier lyonnais, M. Olphe-Gaillard.

Frac et canne à pommeau

Curieusement, à l'époque, plusieurs beaux domaines de la région, avec maison de maître, appartenaient à des financiers ou à des gentilshommes français qui passaient plusieurs mois de l'année en

Gruyère.

Ces séjours les reposaient de leur train de vie à Paris ou à Lyon, avec voiture, cocher, hôtel particulier, etc. Un de mes grands-oncles, turfiste à ses heures, et qui séjournait fréquemment à Paris, disait les croiser souvent, en guêtres, frac et haut-de-forme gris, et canne à pommeau d'or, au pesage à Longchamp.

Ces personnages fortunés entretenaient avec « leurs » gens d'ici d'excellentes relations. Les registres de nos paroisses les mentionnent souvent comme témoin de mariage, ou parrain et marraine des enfants de leur fermier. Ce qui était la moindre des choses, car certains d'entre eux savaient aussi établir, avec ce dernier, des contrats pour le moins exigeants. Témoin celui du domaine de la Tuilière, daté de 1867.

Les grands krachs financiers mirent fin à la plupart de ces contrats et, sauf une ou deux exceptions, les domaines appartinrent de nouveau à des gens du pays.

Les deux terreurs de la fiancée

Mais revenons à la petite fiancée, fille du fermier. Il faut la comprendre, elle avait deux terreurs! D'abord, les belles Espagnoles qui risquaient de lui chiper son fiancé:

« Quand tu seras dans ces campagnes,

Tu n'y penseras plus à moi!

Tu n'y penseras plus qu'aux demoiselles,

Qui sont cent fois plus bel' que moi! »

Mais ce qu'elle craignait surtout, c'était le chemin de fer à vapeur sur lequel devait monter son fiancé! La

compagnie des Chemins de fer réunis de la Suisse occidentale possédait déjà 332 km de rails. Une locomotive lancée à toute vapeur, de nuit, avait atteint Berne depuis Lausanne en deux heures! (C'était pour rattraper le caissier, qui avait fui avec la caisse au dernier train, en laissant un découvert de 135 000 francs! Pauvre compagnie)... Ce chemin de fer avait chez nous, comme on sait, fort mauvaise réputation. Une chanson courait dans les cassées-concert:

« Amis, redoutez la vapeur!

Cette découverte exécraable

Est le dernier effort du dicaable! »

Mais mon grand-père, lui, n'avait peur de rien et ne se laissait pas « commander » par les femmes. Il partit donc sans hésiter.

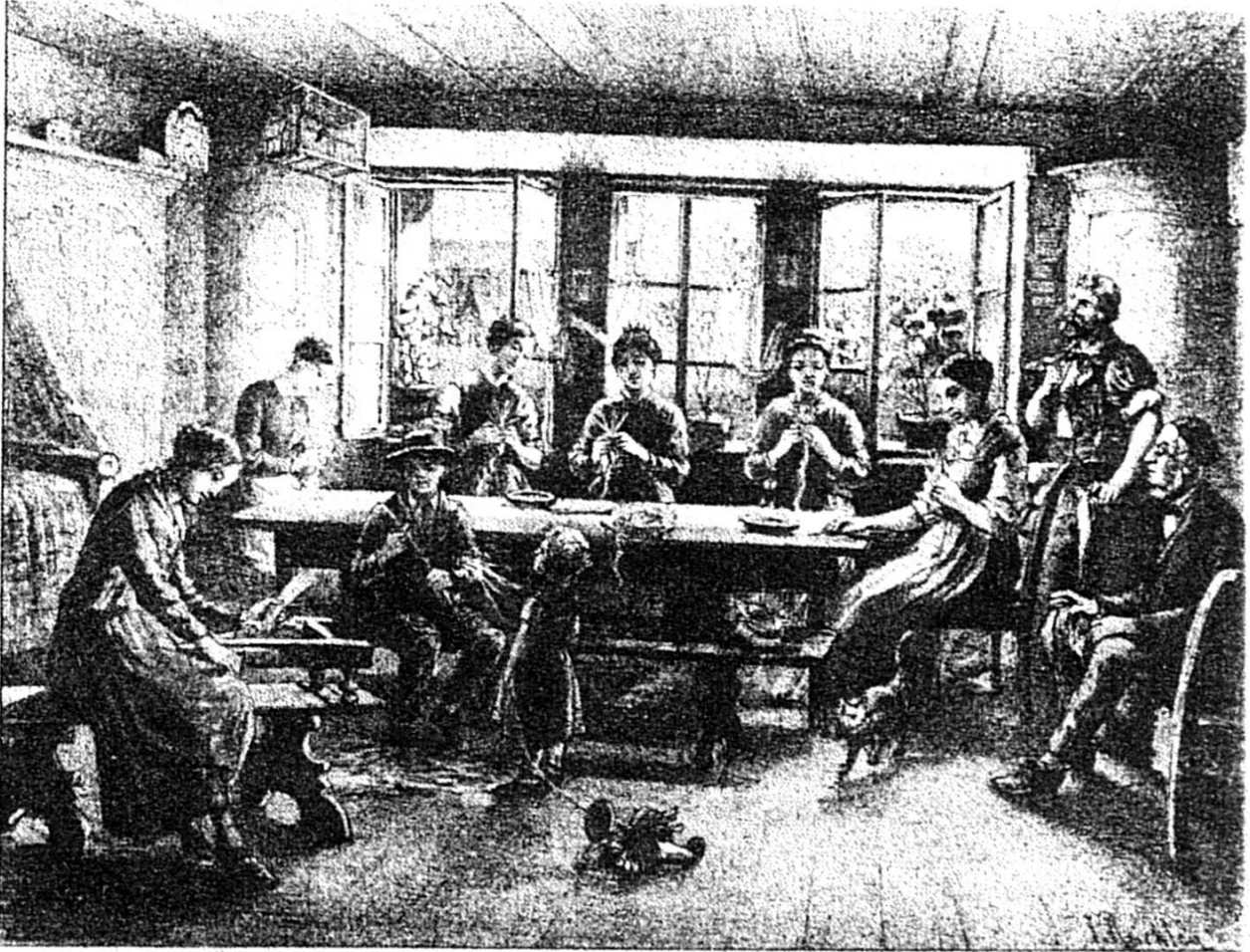
Le voyage fut long et mémorable!

D'où partit donc le troupeau? Sur ce point, les souvenirs de mes tantes divergeaient. Ils sont partis d'Oron, disait l'une. Non, de Vevey, assurait l'autre. Tu confonds, tranchait la première: Vevey, c'est où on allait livrer la paille.

Le tressage, bon an mal an

En effet, chaque année, un jour de printemps, la paille tressée durant l'hiver était descendue à Vevey, sur la place du marché, au rendez-vous d'un marchand italien, qui appréciait, paraît-il, spécialement, pour sa finesse, la paille tressée en Gruyère. Que ce fût au rouet, aux fuseaux ou au tressage de la paille, nos paysannes avaient des doigts de fées!

Plus tard, on n'eut plus à descendre à Vevey. Les marchands de Bulle, Gretener, Despond, etc. se chargèrent du ramassage et de la commercialisation. Un char passait de village en village. A La Tour, il s'arrêtait au « Banc des mensonges ».



Pour le tressage de la paille, nos paysannes avaient des doigts de fées
(J. Reichlen: «Tresseuses de paille à Gruyères»)

notre cher «*Ban di dzanlyè*», entre ses deux grands arbres, comme lui disparus.

Ma mère se souvenait qu'enfant, elle voyait ce jour-là arriver de tous côtés les femmes du village, les bras enfilés dans les grands rouleaux de paille, parfois de l'épaule au poignet. Les prix variaient d'un printemps à l'autre, car le poids et la qualité de la paille différaient selon que l'année précédente avait été sèche ou pluvieuse.

Et ma mère avait appris à observer, au retour, sur le visage de ces femmes, une expression joyeuse ou triste, selon que leur labeur de tout un hiver avait été bien ou mal récompensé.

D'où que fût parti le troupeau, ce dont mes tantes étaient sûres, c'est qu'il avait cheminé très longue-

ment jusqu'à la gare de départ, suivi de chars transportant le fourrage, deux fromagers et le matériel nécessaire à la fabrication.

D'abord, tout se passa bien

En Suisse et sur une bonne partie du territoire français, tout se passa fort bien. Le train ne roulait pas très vite et s'arrêtait très souvent.

Les wagons transportant le troupeau furent accrochés successivement à plusieurs trains et stationnèrent parfois longuement aux changements de lignes.

Nos armaillis faisaient leur travail consciencieusement. Ils trayaient leurs vaches aux heures habituelles et, selon les ordres reçus, distribuaient le lait gratuite-

ment aux gens du Chemin de fer, aux passagers du train et même, dans les gares, aux badauds dont certains se précipitaient pour trouver un grand récipient et profiter de l'aubaine.

C'était pour nos hommes une expérience nouvelle. Habités, dès l'enfance, à compter sou par sou, ils pouvaient tout-à-coup donner, être généreux sans arrière-pensée, ils étaient contents!

Hélas! Leur bonheur fut de courte durée. En descendant vers le sud, et à leur grand étonnement, ils s'aperçurent, lors d'une traite, qu'ils avaient peine à en écouler le produit. Dès le midi de la France et surtout en Espagne, ils durent se rendre à l'évidence. Plus personne ne voulait de leur lait! La boisson nationale était le vin. Le lait, c'était pour les veaux. On en donnait bien quelquefois aux enfants, lors de sevrages précoces, mais, des enfants, il n'y en avait guère dans les trains et les gares.

Comme personne, au départ, n'aurait pu imaginer une telle situation, aucun moyen de stockage n'avait été prévu. Il allait se passer près de cent ans avant qu'on inventât les wagons-frigos. Ils essayèrent bien, au début, d'emprunter de grands récipients, promettant de les rendre au retour, pour en conserver un peu. Mais, les cahots du train et la chaleur aidant, le lait tournait vite et se perdait quand même.

Ils vidèrent leurs « brotsè »

Alors, que faire? La mort dans l'âme, ils durent se résoudre à vider leurs « brotsè » dans les rigoles qui longeaient les rails. Du bon lait de Gruyère, par dizaines, que dis-je, par centaines de litres! Tout le monde, ou presque, était paysan, chez nous, à l'époque. Le lait, c'était

le principal moyen d'existence, pour l'armailli, comme aujourd'hui, sa raison d'être. Une matière précieuse entre toutes!

Pour nos hommes, ce fut terrible, et c'est avec un immense soulagement qu'ils arrivèrent au terme du voyage! Ils y furent d'ailleurs fort bien accueillis par les vachers de la reine qui, ne connaissant que leurs petites vaches noires, faisaient le tour des nôtres et tapaient sur leurs flancs avec de sonores exclamations!

Fête à l'espagnole

En bons Espagnols, ils offrirent à leurs hôtes une soirée inoubliable, avec chants et danses, qui mit un peu de baume dans leur cœur. La reine vint inspecter le troupeau et les fromagers se mirent à l'oeuvre.

Le retour fut sans histoire. Nos gars avaient le temps d'admirer le paysage et ne s'en privèrent point. Un lever de soleil sur la mer les impressionna beaucoup.

Ils furent accueillis par leurs familles et leur entourage un peu comme des héros. Mon grand-père retrouva sa fiancée, qui se jeta dans ses bras, toute fière de son voyageur.

La reine Isabelle II dut abdiquer l'année suivante. Que devint son troupeau? Continua-t-on à fabriquer du Gruyère à Carabanchel?

Cette histoire fut le sujet de bien des récits, à la veillée, dans les fermes et les chalets des environs.

Quant à nos armaillis, ils tâchèrent, sans vraiment y parvenir, d'effacer peu à peu de leur mémoire le geste « sacrilège » qu'ils avaient dû accomplir, bien malgré eux, pour n'y laisser que le souvenir de leur beau voyage en Espagne et du soleil se levant sur la mer.

**Hélène Caille
(mai 1991)**